

I. — PARTIE THEORIQUE.

LEÇON III. — LES ADRESSES DE COLLÈGE.

Peu nombreuses se présentent pour nos élèves les occasions de rédiger un compliment. Le cours paisible des événements collégiaux leur permet rarement de s'exercer à l'art si difficile de louer sans blesser. Qu'ils désirent, au terme de l'année, affirmer leur reconnaissance à leurs maîtres ou rendre grâces à leur Supérieur, en sa fête patronale, de sa bienfaitrice influence; qu'ils aient à saluer les anciens entrés au bercail s'y rafraîchir après une longue pérégrination, à fêter la venue d'un personnage officiel, ancien membre peut-être de l'Alma Mater, ou celle de l'évêque préposé à la direction suprême de leurs âmes: voilà surtout les événements qui sollicitent de leur part ce genre de travail.

Quelle que soit d'ailleurs la circonstance, il n'en existe pas de plus favorable pour faciliter aux élèves le déploiement de leurs aptitudes. Tout compliment suppose un *tact* parfait qui ne les expose pas à

Donner de l'encensoir en travers du visage :

or, dans les adresses à des personnages surtout dont le vêtement même prêche la modestie, qu'elle inconvenance de lancer l'éloge à brûle-pourpoint! Le retour à un thème invariable veut être corrigé par la perfection relative de la *forme*; des élèves, appliqués par la culture classique à la poursuite de l'art littéraire, s'offriront donc sur ce terrain une excellente gymnastique. C'est le *cœur* qui rend éloquent; et qui, mieux que les jeunes de nos collèges, liés par la reconnaissance à ceux qu'ils célèbrent, fera vibrer la corde sensible?

S'inspirer tout uniment de la circonstance: en un mot voilà toute la condition du succès. S'agit-il de présenter ses hommages à un ancien élève parvenu aux dignités de l'État? Le souvenir de ses traces au collège et de son bonheur en ces primitives années agrémentera le trop compassé ou le trop convenu des hommages au représentant officiel (cf. au Lieutenant-Gouverneur). Les fils actuels de l'Alma Mater reçoivent leurs anciens, revenus pour participer à une réunion générale: quelle source féconde d'idées dans les souvenirs de jeunesse écolière, dans le lien qui unit la grande famille, dans la vue de ces frères maintenant illustres par leurs luttes politiques ou religieuses, dans l'amour enfin conservé par la mère pour ses enfants disséminés! (cf. adresse dans une réu-

nicn générale). Quant à l'évêque, si son titre d'ancien élève fournit un thème à un développement similaire, son caractère épiscopal et ses œuvres apostoliques y ajoutent un nouvel horizon facile à percer (cf. adresse à un évêque).

Vis à vis du Supérieur et des professeurs la tâche devient plus délicate. Le rédacteur s'adresse ici à des prêtres, dévoués par état et dont le dévouement doit et veut se passer de protestations trop éclatantes en sa faveur. La retenue en cette matière revêt d'autant plus de mérite qu'elle coûte davantage aux cœurs naturellement poussés aux témoignages d'affection. On y réussit malgré tout : que l'élève écarte volontiers dans l'ombre le héros de la fête pour songer seulement à l'œuvre accomplie. L'œuvre, elle a été inspirée par Dieu : c'est Lui encore qui a procuré la force pour la réaliser. La célébrer, c'est donc renvoyer le mérite à l'Auteur de tout don parfait. Le prêtre-éducateur, tout éducateur véritable, joue un double rôle : il orne l'intelligence de l'élève en la vêtissant du décor varié, fourni par la culture classique ; il dilate le cœur par l'infusion des vertus chrétiennes, même sous le couvert d'une simple explication. Fonds solide que le rédacteur d'une adresse aura bonne grâce à exploiter ! Que si le Supérieur ne descend pas tous les jours dans l'arène comme les soldats sous ses ordres, sa mission d'organisateur et de guide suprême, en dehors de son caractère sacerdotal, constitue comme la base de l'hommage à lui adresser (cf. adresses à un Supérieur). Il est facile d'ailleurs de dissimuler et d'atténuer l'éloge derrière une *thèse* sur l'instruction collégiale. Nous en avons entendu : la majeure partie traitait la mission de l'éducateur, tandis que de brèves réflexions appliquaient les principes au héros de la fête. C'était du plus simple et du meilleur effet. Donc identification de l'homme avec l'œuvre ; voilà le secret premier de la réussite.

Gardons-nous en conséquence de l'éloge outré : l'encensoir trop rudement balancé exhale des odeurs d'incendie mal étouffé. On grille le personnage, non sans lui suggérer cette arrière-pensée que toutes ces belles périodes cachent peut-être autre chose qu'une louange. Fuyons encore la banalité plate ! On excuse ses fautes, ses légèretés ; voulons-nous nous les faire pardonner ? ne les réveillons pas dans l'esprit du maître où dès longtemps toute trace en a disparu. D'autres s'étendent longuement à exalter le zèle, la générosité, le dévouement, l'esprit de sacrifice, et que sais-je ? Il en est de ces qualités comme du secret ; qu'on les étale elles-mêmes, au lieu de les voir à travers les œuvres, elles se flétrissent dans l'esprit des auditeurs. Tout cela veut être dit sans doute, mais avec délicatesse et comme par ricochet. A peine ces lieux communs conviennent-ils aux élèves des classes inférieures chez qui l'âge n'a pas encore entr'ouvert le sillon des idées ; mais là encore la naïveté de la forme devra relever la banalité du fond.

La forme dans une adresse ! le joyau le plus riche perd ici la moitié de sa valeur s'il n'est bellement enchâssé. Cela suppose une *correction* absolue, qualité première de toute œuvre passable ; mais encore variété et *nouveauté* de l'expression, condition d'intérêt en ces écrits où seule la diversité des circonstances permet de nuancer le fond éternellement identique. S'adresse-t-on à un professeur de lettres ? son oreille se flattera des *souvenirs empruntés aux œuvres classiques* commentées sous sa direction (cf. adresse ci-après). Le Supérieur lui-même y reconnaîtra une preuve de votre attention à l'enseignement qu'il dirige de haut. Pour le personnage en visite, ces souvenirs le reportent agréablement jusqu'à son passé collégial ; ils évoquent devant ses yeux les physionomies des vieux maîtres et des disciples penchés jadis sur ces mêmes textes. Nous nous rappelons comment une de nos célébrités politiques récompensa un jour l'auteur d'une adresse : dans sa réponse, il acheva de mémoire un long extrait de Virgile dont le rédacteur avait utilisé le début.

Enfin une adresse collégiale surtout veut être *personnelle*. L'auteur triomphera s'il sait exprimer avec conviction les sentiments suscités dans son âme par la fête actuelle et les présenter comme la répercussion des sentiments de *toutes* les âmes qui l'environnent. Le cœur surtout rend éloquent : et les idées les plus rebattues, sous sa chaude et sympathique influence, revêtent un charme toujours nouveau. Seul il possède le secret des " nova et vetera " !



BIBLIOGRAPHIE

1. Les ouvrages précédemment indiqués, en 1903.

2. Congrès de Lyon : La liberté d'enseignement et les réformes scolaires. 1 vol. in 80, Paris, Secrétariat de l'Association catholique, 76 rue des Saints-Pères. Ce recueil comprend près de *vingt-cinq* discours ou rapports, abondants d'idées et de doctrine concernant l'enseignement secondaire. Prix 5 francs.

3. M. F. BRUNETIÈRE : Discours de combat, 2 vol. in-120, Paris, Perrin, 3.50 l'un,

4. R. P. J. VAUDON : Eglise et patrie ; entretiens et discours. 1 vol. in 120 ; Paris Retaux, 3.50.

M. C. J. MAGNAN : Honneur à la Province de Québec ou Mémorial sur l'éducation au Canada. 1 vol. in-80 carré, Québec, Dussault.

Ce travail, réponse claire et probante à une calomnie, établit la lumière sur l'importante et vitale question du jour : l'enseignement et l'éducation. Il renferme plusieurs *conférences* qui en rehaussent encore la valeur et le charme, et nous en recommandons vivement la lecture.



II. — PARTIE PRATIQUE.

N. B.—Les préceptes et les conseils, que nous avons mis sous les yeux du lecteur, nous paraissent suffisants, en ce qui concerne les *adresses* et les *testes*.

A l'occasion, dans les numéros successifs de la présente année, l'on pourra compléter certains aperçus et fournir des exemples ou des sujets traités.

D'ailleurs, si l'on désire d'autres avis, plus spéciaux à certains discours de circonstance, nous prions les intéressés de correspondre avec la rédaction.

Tous les sujets qui suivent sont insérés, non comme des *modèles*, mais comme *sujets à idées* seulement.

No. I.

ADRESSE AU LIEUTENANT-GOUVERNEUR

en visite dans son ALMA MATER.

(Extraits.)

I

Nous ne saurions oublier, M. le Gouverneur, que notre premier devoir est de saluer en vous le plus haut représentant de sa Gracieuse Majesté, dans cette province.

A ce titre, Honorable Monsieur, recevez l'hommage de nos respects les plus sincères, l'assurance de notre loyauté la plus parfaite et de la soumission la plus entière à notre Auguste Souveraine.

Il serait superflu d'invoquer, devant vous, l'histoire d'un passé qui affirme si nettement la fidélité du Canada à la Couronne Britannique. Nous préférons en appeler aux thèses de tous nos auteurs de philosophie, traitant avec les seuls arguments de raison, les questions relatives à la souveraineté civile; et aux enseignements que nous donne sur ce sujet, avec une autorité absolue, Dieu lui-même par Jésus-Christ, ses apôtres et leurs successeurs. Or une seule et même doctrine retentit dans toutes les chaires de nos églises et de nos écoles catholiques: "Il faut rendre à César ce qui est à César". "Ce que Pilate a de puissance, c'est Dieu qui le lui a donné" (*Jean* 19, 11); car "Il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu" (*Rom.* 13, 14), aussi "tout homme doit-il être soumis aux puissances supérieures" (*I Pierre*, 2, 13; *Rom.* 13, 1), et "celui qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu" (*Rom.* 13, 7). Donc, "obéissez à vos supérieurs et maîtres, même à ceux qui sont fâcheux"

(1 *Pierre* 2, 18 — *Eph.* 6, 5 — *Col.* 3, 22 — *Tit.* 2, 9), “ non par crainte du châtement mais par devoir de conscience ” (*Rom.* 13, 5). L'enseignement catholique ajoute : Puisque nul n'a d'autorité que ce qu'il en a reçu de Dieu — et que Dieu ne saurait autoriser des lois impies, immorales, injustes, il suit que toute législation qui ose s'élever contre les droits de Dieu, de Jésus-Christ, de son Eglise, ou même de la simple justice ne saurait lier la conscience humaine. . . . C'est là, M. le Gouverneur, le loyal et chrétien enseignement qui se donne en cette maison. C'est celui que vous avez reçu. C'est celui qui heureusement régit notre gouvernement, gouvernement dont vous êtes la partie, l'élément *royal*.

II

Après nous être adressés à vous, Honorable Monsieur, comme au Lieutenant-Gouverneur de cette province, oserons-nous rappeler et apprécier votre vie publique, vie si agitée, si mouvementée — vie commencée dès votre sortie du collège, et poursuivie dans les luttes de la politique active ? Parlerons-nous de vos joutes oratoires sur les *hustings* populaires ? de vos discours plus étudiés prononcés dans les parlements de Québec, d'Ottawa, ou dans de grandes et solennelles réunions des électeurs ? mais hélas ! à vous comme à nous, le terrain politique est aujourd'hui interdit — à vous par la constitution britannique à cause de la hauteur même de votre position — à nous par la constitution collégiale, pour toutes sortes d'autres bonnes raisons.

Vous nous avez, dans ces discours, donné des modèles que nous aurons profit à étudier. Ils révèlent une intelligence rapide et pénétrante, une vive imagination, une âme poétique, un cœur sensible et généreux, l'amour de ce qui est beau et vrai, noble et grand ; partout s'y montre un respectueux attachement à la foi de nos pères et un culte enthousiaste de la patrie canadienne.

III

Il nous reste, Honorable Monsieur, à vous exprimer nos remerciements et nos vœux.

Tous ensemble, d'un seul cœur, nous vous remercions de l'honneur que votre visite procure aux élèves et aux directeurs de notre commune “ *Alma Mater* ”

Nous vous remercions de l'encouragement précieux que votre présence donne à nos travaux intellectuels ; elle montre l'appréciation que vous faites de l'importance des études classiques, pour préparer le jeune homme aux grandes *responsabilités de la vie publique*, qu'il veuille servir l'Etat ou l'Eglise,

M. le Gouverneur, vous avez apporté une grande joie à tous les fils de l' "Alma Mater". Vous avez ajouté un éclat extraordinaire à cette solennité. Vous avez payé à votre cher séminaire un magnifique tribut de grâces et d'honneur; tribut dont les membres de cette maison sentent tout le prix. (*L'auteur rappelle ici les vieux professeurs disparus de la scène et il conclut.*)

IV

Avec une respectueuse sympathie, comme de jeunes frères tous fiers de leur aîné et désireux de le conserver longtemps encore, nous vous souhaitons des jours nombreux, prospères et bénis de Dieu. Nous osons vous prier d'offrir ce même souhait à votre digne compagne. C'est le vœu de notre cœur, c'est le vœu, nous en sommes sûrs, de tous les anciens élèves de cette maison comme de toute cette honorable assemblée.

(*Réponse abrégée du Lieutenant-Gouverneur.*)

Mes jeunes amis,

Une vieille légende nous dit que la rose de Jéricho reverdissait et retrouvait ses couleurs quand on la plongeait dans l'eau bouillante. Les chaudes sympathies dont vous entourez les souvenirs de mon séjour dans cette noble maison, font en ce moment revivre, dans toute la vivacité de leur coloris, dans toute la fraîcheur de leur parfum, ces jours radieux du passé.

Et cependant, j'hésite à regarder ce panorama ravissant : un reproche doux et profond se fait entendre au dedans de ma pensée, quand elle se reporte à ces années de jeunesse, nuages nimbés d'or qui viennent apparaître un moment au-dessus d'un horizon lointain, vision fugitive qui tantôt s'évanouira. Je suis en droit de leur dire, avec le poète, à ces riantes années d'autrefois :

Hélas, pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?...

Et cependant, ces souvenirs, mêlés de tristesse, ont une douce fascination à laquelle mon âme s'abandonne. C'est que dans ces souvenirs, auxquels près de quarante ans n'ont pu enlever la fraîcheur, je retrouve mes enthousiasmes d'autrefois, mes admirations pour le talent, le génie, la vertu que j'ai vu vivre dans cette noble maison. Et dites-moi, est-il un charme plus profond que celui qu'on éprouve quand on est envahi par le sentiment de l'admiration en face d'une belle œuvre ? Quel est celui

qui n'a pas, dans un coin secret et presque sacré de sa mémoire, le nom d'un poème, d'un discours, d'un drame, d'un chant, qui lui arracha un jour un cri d'admiration, une larme, ou des applaudissements enthousiastes? Qui de nous ne se souvient pas d'un tableau, d'une statue, d'un monument, dont la vue nous plongea dans une contemplation muette et délicieuse? Heureux ceux qui gardent au fond de leur âme ce premier rayon de la splendeur du beau, du vrai et du bien!

Mes jeunes amis, vous éprouverez plus tard les émotions que je ressens aujourd'hui, car vous aurez les mêmes réminiscences, le sentiment de la même gratitude mêlée d'admiration. Pour vous aujourd'hui, comme autrefois pour moi, on prodigue ici les travaux, les dévouements, au service de l'embellissement de vos intelligences et de l'affermissement de vos caractères.

La perfection de l'éducation, c'est la culture de l'esprit jointe à la culture du caractère, c'est la science unie à la vertu. Sans la force réunie de l'intelligence et du caractère, l'homme est inférieur dans la vie et ne peut pas lutter; et pour triompher il faut lutter.....

Mes chers et jeunes amis, travaillez, ornez vos intelligences, songez à ce que sont vos devoirs.

De même que vous êtes pour vos chers parents tout leur bonheur, toute leur consolation, tout leur amour, de même vous êtes pour votre pays toute notre espérance.

Vos familles et le pays font pour vous de grands sacrifices: montrez-vous en dignes en vous préparant, dès maintenant à être des citoyens utiles. Je dis "dès maintenant"; n'allez pas vous dire que vous avez bien le temps et que plus tard vous penserez à ce grand devoir. Non, c'est le présent qu'il importe d'utiliser; le passé nous échappe, l'avenir n'est sûr que par le présent. Dans ce monde où le mystère nous environne, où les ombres qui nous précèdent sont aussi troublantes que celles qui fuient derrière nous, où l'homme marche en tâtonnant malgré le flambeau de la science, où la foi seule peut nous guider par un fil mystérieux à travers l'obscurité qui nous entoure, faites œuvre méritoire du présent qui vous appartient. Prenez comme règle d'action et gardez devant vous, comme devise, cette maxime profonde du poète:

"Le présent est l'enclume où se fait l'avenir!"



No. II.

ADRESSE À L'ÉVÊQUE DIOCÉSAIN, À L'OCCASION

DE SA FÊTE.

(Extraits.)

I

Nous sentons le besoin de vous assurer, Monseigneur, que, marchant sur les traces de leurs devanciers, nos maîtres ne négligent rien pour donner à leurs élèves cette éducation saine et solide, si nécessaire pour les préparer aux luttes du présent et à celles de l'avenir.

La solide et véritable éducation embrasse nécessairement la culture des deux qualités spécifiques de l'homme. La religion, la raison, l'expérience, — d'un commun accord, — nous apprennent que dans les études, au moins générales, ces deux formations doivent marcher de pair, et s'aider mutuellement. C'est pourquoi ils s'adressent à l'intelligence et à la volonté, à l'esprit et au cœur.

Persuadés que la religion, source de tous les dévouements, de toutes les abnégations, peut seule rendre l'homme grand et noble, en l'élevant au-dessus de lui-même et le faisant tendre vers ses sublimes destinées, ils cherchent à inculquer les éternelles vérités dont elle est la gardienne fidèle, par un enseignement, qui, commençant par le petit Catéchisme, se développe dans les Catéchismes de Persévérance et de Controverse, et reçoit son couronnement dans des cours dogmatiques et apologétiques sur l'Eglise. Pour fortifier, orner, discipliner l'intelligence, nous étudions les classiques païens expurgés, auxquels nous ajoutons les auteurs chrétiens : usage déjà ancien dans ce séminaire, et préconisé par les souverains pontifes Pie IX et Léon XIII. Ainsi dirigée, la formation littéraire échappe à de graves dangers ; et l'élève, au moment de commencer ses études philosophiques, est préparé à une science saine, solide, absolument rationnelle et chrétienne.

.....
Mais mieux que tout ce que nous venons de dire, leur profession de principes va vous démontrer, Monseigneur, quelle est leur doctrine sur tous ces points.

“ Nous croyons et enseignons que la véritable Eglise n'est ni une secte, ni une école, ni une institution nationale ; qu'elle n'est ni Gallicane, ni

Américaine, ni Anglicane, mais qu'elle est une, unique, sainte, apostolique, universelle; qu'elle est fondée, non par les puissances de ce monde, non par les Corps savants, — Académies, Universités, — mais par Dieu fait homme, tout puissant et omniscient, sur Pierre et ses successeurs.

“ Nous croyons et enseignons qu'Elle est éclairée non par les flambeaux souvent enfumés de la science humaine, mais par la lumière très claire, toujours ancienne et toujours nouvelle, du Verbe et de son Esprit.

“ Nous croyons et enseignons qu'Elle est gouvernée souverainement et enseignée infailliblement par Pierre, qui a reçu de Jésus-Christ les clefs du royaume des cieux et a été, par-là même, constitué Pasteur suprême.

“ Nous croyons et enseignons que, chef visible de l'Eglise une et universelle, le successeur de Pierre y exerce sur tous les chrétiens sans exception, dans toutes les matières et jusqu'à la limite dont il est le juge, le triple pouvoir du Magistère, du Ministère et du Gouvernement (*Magisterium, ministerium et imperium*).

“ Nous croyons et professons que tous ses renseignements comme Chef de l'Eglise doivent être crus; que toutes ses décisions, jugements, commandements, doivent être obéis; que toutes ses volontés et directions, allant au delà du simple conseil, doivent être suivies.

“ Nous croyons que là où est Pierre, là est l'Eglise; qu'avec l'Eglise est Jésus-Christ, son fondateur; que là où est Jésus-Christ, là est la Vérité, là est la véritable Liberté. C'est pourquoi, de toutes nos énergies, nous condamnons tout ce que Pierre condamne; nous nous soumettons à tout ce qu'il décide; nous adhérons à tout ce qu'il enseigne.

“ Jésus-Christ a dit à ses disciples: “ *Magister vester unus est Christus*”. Sans crainte de manquer de respect à cette parole sacrée, nous osons dire: “ *Magister vester unus est: Petrus*”. Et, au milieu de ce déluge de doctrines perverses, d'opinions, de théories plus ou moins risquées et dangereuses, qui sollicitent les esprits et les cœurs des pauvres humains, et menacent de les engloutir dans les abîmes de la perdition, nous levons les regards vers Pierre et nous lui répétons ce qu'il répondait au Divin Maître: “ *Domine, ad quem ibimus? verba vite aeterna habes!*”

“ Enfin, nous croyons et nous enseignons que l'évêque, dans son diocèse, possède, de droit ordinaire, sous la dépendance du Souverain Pontife, le pouvoir d'enseigner, de juger, de gouverner, de paître son troupeau; de faire des lois, des réglemens qui ordonnent et qui défendent; de donner des directions; et qu'il exerce légitimement ces pouvoirs, en toute matière qui touche ou qu'il juge toucher au bien des âmes. Nous professons qu'en tous ces cas, tout sujet, — prêtre ou laïque, grand ou petit, électeur ou élu, savant ou ignorant, — a le devoir de conscience de se soumettre en esprit, et d'obéir en acte, sauf le droit, s'il croit à l'erreur

ou à l'injustice, d'en appeler au supérieur, mais au seul supérieur de cet évêque ».

Voilà, Monseigneur, ce que croient et enseignent nos maîtres.

II

Maintenant, Monseigneur, il nous reste un devoir bien doux à remplir : celui de publier en termes simples, mais sincères, ce que vous avez été pendant toute la durée de votre épiscopat à l'égard du Séminaire, de ses œuvres et de tous ceux qui y sont concernés. (*L'auteur apprécie à grands traits le rôle de Sa Grandeur vis-à-vis son Séminaire*).....

.....
 A votre tour maintenant, Monseigneur, de former des vœux pour nous et de les rendre efficaces. A cette fin, veuillez lever votre cœur et votre main vers le ciel et en faire descendre d'abondantes bénédictions sur nous, sur ce Séminaire et ses œuvres.



ADRESSES À UN SUPÉRIEUR LE JOUR DE SA FÊTE

PATRONALE

(Extraits de devoirs d'élèves.)

(Première adresse.)

Permettez, Vénéré Supérieur, à des fils reconnaissants de vous présenter aujourd'hui, avec leurs souhaits et leurs hommages, un bouquet d'un nouveau genre, mais qui, nous en sommes convaincus, vous sera plus agréable que tout autre. Ce bouquet c'est une résolution bien ferme de concourir à l'œuvre de notre formation intellectuelle et morale, en soumettant humblement notre volonté à votre direction et à celle de vos dévoués collaborateurs. Cette détermination, l'intelligence de votre mission l'a proposée à notre esprit.

Voire mission, elle nous a paru grande et belle. Dieu et la société vous demandent des hommes de foi et de dévouement, et vous vous efforcez de les leur offrir.

I. — Dieu est oublié. On ne lui rend plus les hommages qui lui sont dûs. Hélas ! il faut l'avouer, parmi ceux-là même qu'il a le plus favorisés dans l'ordre intellectuel et moral, il s'en trouve qui, affectant de ne point croire en lui, font fi de son Église et violent ouvertement ses lois. Il faut de saints prêtres capables d'édifier par leurs paroles et leurs exemples ; il faut de pieux laïques, de vrais croyants, de véritables chrétiens, dont la conduite publique et privée s'inspire toujours de la foi et de ses enseignements.

Ces prêtres et ces chrétiens, Monsieur le Supérieur, vous vous appliquez à les former. Vous nous apprenez à suivre toujours les données de la foi, à en faire la base de notre conduite, la règle de toutes nos actions. En même temps vous ouvrez à notre esprit les larges horizons de la vraie science, pour l'embellir, l'ennoblir, le fortifier, le rendre de plus en plus apte à contempler la Vérité Suprême.

II. — La société s'amollit. Chacun recherche la satisfaction de ses convoitises et ne s'occupe des autres que pour jouir à leurs dépens. On ne parle plus de principes. On se met peu en peine de la loi de Dieu. La société se fait incroyule et athée. Elle veut se passer de son Créateur et

déjà elle se meurt, accablée sous le poids de l'erreur qui s'empare des esprits et de la corruption qui gagne les cœurs. Pour relever cette société, pour la purger des vices qui la dévorent, il faut, non seulement des hommes de foi, mais encore des hommes de dévouement et de sacrifice.

Et quels soins ne mettez-vous pas à leur formation, Vénéré Supérieur? Avec quelle habileté, quelle douceur, et quelle patience ne surveillez-vous pas notre cœur pour l'habituer à n'écouter que Dieu et la raison, pour lui apprendre le secret de souffrir, de se dévouer, de se sacrifier?

Ce rôle magnifique, Bien-Aimé Supérieur, puissiez-vous le remplir encore durant de longues années! Puissiez-vous longtemps encore donner à Dieu des fidèles et à la société des sauveurs: *ad multos annos!*

J. J.

(Deuxième adresse.)

I

Sur terre, notre but capital réside dans une tendance toujours plus amoureuse vers notre fin ultime, Dieu. Point n'est besoin de rappeler à des chrétiens les principes de la morale. Nous atteindrons cette parfaite conformité par le seul et complet développement de notre intelligence, puisque l'intensité d'amour est proportionnelle au degré de connaissance, par l'entière observation de nos devoirs, Dieu ayant conditionné par cette loi notre ascension vers Lui.

Or, vers quel but nous entraîne ce Séminaire, sinon vers cette élévation de l'esprit et cette fidélité dans la conduite?

Chacun y puise un cours substantiel. L'enseignement s'y maintient classique et chrétien. Que le classique conduise à la culture intellectuelle, le moderne, par contre, au savoir tronqué; proposition évidente par ses termes mêmes. Par ailleurs, en dehors du Christianisme, la science perdant son but devient vaine parade, contradiction incessante qui accable au lieu de satisfaire; nouvelle proposition démontrée par la nature de cette doctrine divine. Notre cours essentiellement classique, cultive donc nos esprits; foncièrement chrétien — et l'élan imprimé aux études religieuses en témoigne glorieusement — il spiritualise nos connaissances et procure le vrai savoir.

De plus, l'ordonnance des études y facilite le développement intellectuel et spirituel. Chaque intelligence s'y élève, par degrés, des éléments à leur composition. Six années durant, elle revit par l'histoire les siècles écoulés, s'assimile la substance de leurs produits littéraires, entre en contact avec les grands esprits en s'appropriant leur langue et leur pen-

sée; enfin elle embrasse le vécu et le vivant. Et alors cette intelligence, impatiente de discipline, percevant les prodiges de la nature, en scrute la réalité par le moyen des sciences. Sa soif non satisfaite encore, elle s'acharne à découvrir leur source; elle monte, elle monte toujours et s'abreuve bientôt à la sagesse même de la vie. La philosophie lui révèle ainsi l'excellence de la loi supérieure qui régit la création, la raison d'être de ce roseau pensant qu'est l'homme, l'éternelle immutabilité de la Cause des causes. Admirable synthèse que ce cours classique et chrétien!

Hélas! l'humanité est telle qu'appréhendant le but, l'aimant même en raison de cette perception, elle défaille dans sa poursuite. Les passions luttent contre la volonté; dans l'ardeur du combat, la fumée des appétits enténébre à chaque instant l'éclat lumineux de l'horizon; la volonté fourvoyée se darde vers le mal, avec d'autant plus d'entrain que la raison a retraité devant sa fureur.

Ce Séminaire prévient encore ce triste avilissement; plus qu'à la culture des esprits, il se prodigue à cette tâche et l'accomplit au souffle de son zèle. Ce sont les vertus chrétiennes inculquées par l'exemple et par la démonstration réitérée de leur excellence; ce sont surtout les perpétuels efforts pour la formation du caractère. Ah! le caractère! son énergie actuelle présage la fidélité future aux principes. Et comme il ne consiste point dans la dignité superbe ni la mondaine fierté, mais dans l'empire de l'esprit sur la matière, de la volonté sur les sens, quelle assiette ne lui fournit donc pas le culte des vertus!

A nos institutions chrétiennes revient la gloire d'une semblable formation: et ceux-là l'attestent magnifiquement dont la férocité laïcisatrice traque là-bas les docteurs en un art si noble. C'est l'honneur de notre Séminaire de collaborer à cette œuvre et de tendre par là sans cesse à une humanisation toujours plus parfaite de ses fils dans l'ordre intellectuel, à leur spiritualisation dans l'ordre moral.

II

Tous ces efforts dans notre direction vers le Bien Suprême, il nous est juste d'en rendre grâces à leurs auteurs et particulièrement à vous, Vénéré Supérieur. Sans doute, vous ne descendez pas chaque jour comme le simple soldat, dans la plaine où se livre bataille. Le poids de vos ans, la fatigue éprouvée dans les combats de jadis, les honneurs qui ont aussi chargé vos épaules vous défendent le maniement d'armes devenues lourdes. Mais que devient l'armée, sans le général pour lui tracer sa marche, aider à son progrès, aviser aux moyens de remporter la victoire? Que serait-elle sans le flambeau pour l'éclairer, le bras pour la soutenir et la volonté pour la rallier? Le général, Monsieur le Supérieur, c'est vous; et,

si l'humilité vous empêche de reconnaître votre œuvre dans notre formation, elle ne vous condamne pas à fermer les yeux sur les faits. Et, ces faits nous autorisent à proclamer que vos travaux n'en sont pas moins efficaces pour ne pas s'accomplir au milieu de la poudre et de la canonnade. Ils nous donnent le droit de remercier, de concert avec vos lieutenants, le chef " agissant par des réflexions profondes, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraît embarrassé au dehors (Bossuet)."

III

Enfin, Monsieur le Supérieur, cette jeunesse sait que vous lui réservez jusqu'au dernier de vos trésors de science et de vertu. En retour de votre prodigalité passée, de celle que vous lui ménagez encore, elle s'engage à se livrer sans délai au devoir présent. Elle entend se mettre en état de vivre à l'avenir, de guerroyer, à votre appel, sous les étendards de Dieu et de l'Eglise, convaincue de remplir par là sa mission patriotique...

A. B.



I.—ADRESSE A UN PROFESSEUR DE LETTRES AU
TERME DE L'ANNÉE SGOLAIRE.

(*Devoir d'élève.*)

Bien aimé Professeur,

Le Cygne de Mantoue, que nous nous plaisons à saluer avec Dante du
suave nom de père,

O dolce padre

errait depuis longtemps, dans cette ville de Rome,

Urbem quam dicunt Romam

dont l'éclat avait fasciné ses regards au déclin de son âge :

Candidior postquam tondenti barba cadebat.

Sans protecteur, sans guide, sans appui, son génie s'étiolait lentement,
au sein de la grande cité des merveilles. Tout à coup un astre ami se le-
va pour lui dans le ciel jusque-là si nuageux. Libre des soucis de la vie
matérielle, il avait pu, dès lors, octroyer à son génie l'essor qui fit de lui
le personnage le plus célèbre du siècle d'Auguste. Et le poète, heureux
de saluer dans Amaryllis ce qu'il avait en vain cherché dans Galatée, et
ne trouvant pas d'expression qui pût égaler sa reconnaissance pour ce
dieu, son Apollon,

Namque erit ille semper mihi deus

le poète laissa échapper de son cœur cette exclamation touchante :

Ante, pererratis amborum finibus exsul

Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,

Quam nostro illius labatur pectore cultus.

Nous aussi, fils des champs, nos pas avaient marché longtemps à l'a-
venture. Notre intelligence, affamée de vérité, notre volonté, assoiffée
de bien, avaient longtemps cherché un guide qui les conduisit dans les
plantureux sentiers du bien, du beau, du vrai. Un jour la confiance de
nos Supérieurs fit de vous notre précepteur ; et dès lors cet astre propice,
dont les rayons avaient illuminé la route ténébreuse du poète mantouin,

se trouva levé sur nous. Que de sacrifices ne vous êtes-vous pas imposé pour nous procurer ces biens dont nos cœurs étaient avides? Plus heureux toutefois que le poète de Mantoue, nous reçûmes de vous, non pas une protection matérielle, mais un pain tout spirituel et divin. A nos intelligences, vous offrites, au prix de vos sueurs, le pain de ce seul vrai qui est Dieu; pendant une année entière vous vous êtes efforcé d'inculquer à nos volontés cet amour du seul bien qui est la vertu; et, comme pour réunir le vrai et le bien dans un faisceau unique, vous présentâtes à nos âmes le spectacle de ce beau ineffable que la nature étale à chaque instant sous nos yeux. Non content de ces largesses, votre cœur a voulu encore nous entourer d'un amour tout paternel.

Serez-vous étonné, après cela, que nous venions aujourd'hui rendre à César ce qui appartient à César? Ces soins touchants qui ont été les vôtres, cette bonté si paternelle qui a soutenu nos pas chancelants, ce dévouement continu avec lequel vous avez fait aspirer nos âmes vers les grandes choses, ont excité en elles ce sentiment si doux de l'amour filial. Souffrez qu'aujourd'hui nous vous en fassions hommage. Permettez que nous vous disions du fond du cœur ces trois mots qui résument toute notre pensée: respect, amour, reconnaissance! Ne soyez pas offensé enfin que, pour vous dire notre affection, nous emprunions à Virgile la même exclamation touchante par laquelle il remerciait son bienfaiteur:

*Ante, pererratis amborum finibus exsul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quam nostro illius labatur pectore vultus.*

Hélas! bien des taches sont venues ternir ce ciel si pur; et bien des fois nos légèretés, nos désobéissances et nos murmures ont dû faire peser sur votre âme si dévouée un terrible fardeau. Le poète, à qui nous emprunions l'idée de notre début, avait peut-être aussi blessé son bienfaiteur par quelque ingratitude; mais à sa mort le monument impérissable qu'il laissait à la gloire de son dieu protecteur pouvait consoler ce dernier de ces rares faiblesses. Nous, au contraire, nous n'avons rien de tout cela; mais nous osons espérer que notre amour filial, dont la flamme a toujours brillé quand même sous la cendre de nos ingrattitudes, vous consolera et vous sera une assurance de nos bons sentiments à votre endroit.

Malgré ces taches, nous avons été heureux. Après Austerlitz, le grand Napoléon disait à ses militaires: "Soldats, vous avez vaillamment combattu. Plus tard il suffira d'entendre dire de vous: Il combattit à Austerlitz, pour qu'on ajoute: Vous fûtes des braves!" Pour nous, nous n'avons pas combattu les combats de la lance et du glaive; mais nous avons lutté aux luttes de l'intelligence et de la volonté, et le bon-

heur a inondé nos âmes. Aussi nous ne doutons pas qu'en rappelant les souvenirs de nos humanités, lorsque nous apprendrons à la postérité que sous votre direction nous parcourûmes les sentiers des lettres, on ne dise tout de suite : Vous fûtes les heureux !

Au terme d'une année qui nous a procuré tant de bonheur, nous aurions cru faillir à notre devoir en nous contentant de paroles pour vous exprimer notre reconnaissance. Aussi nous avons voulu vous offrir ce cadeau, témoignage encore trop faible de ce que nous vous devons. Dans ce tableau, reflet fidèle de nos personnes toutes dévouées à la vôtre, nos rangs se sont serrés comme pour dire ce que nous serons à votre égard dans un avenir prochain. Oui, bientôt viendra le jour où nous serons dispersés par les flots orageux qui soulèvent la mer du monde. Mais toujours, en dépit de votre éloignement, nous voulons vous rester unis de cœur et d'âme. Et quand vos yeux se reporteront sur ces gravures, sur les portraits de ces enfants aux intérêts desquels vous vous êtes dépensé pendant une année entière, nous vous entendrons peut-être dire ce que disait un autre ami de la jeunesse dans les mêmes circonstances :

Oui, je les revois tous ! C'est ma famille entière,
Vivante sous mes yeux comme en mon souvenir,
Présente à ma pensée ainsi qu'à ma prière.

Alors, sans doute, nous réaliserons dans notre existence toute dévouée au bien de l'Église et de la société ce souhait que nous vous entendons formuler déjà :

Mon cœur, enfants, retrouve en vous son espérance !
Devant les scélérats et les indifférents,
Comme en ce doux tableaux, serrez toujours vos rangs.

A. B.



II. — ADRESSE À UN PRÉFET DE DISCIPLINE.

Révérénd Père,

Le printemps, dont les battements d'aile frémissent dans les airs, provoque de sa léthargie prolongée la nature entière. Un soleil rajeuni ranime la sève à travers les canaux de l'éérable ou du hêtre : et la sève, fougueuse et folle, jaillit sucrée et abondante des entailles et des fissures. C'est un renouveau de bourgeons et de feuilles, de fleurs, de verdure ; c'est la fraîche et joviale toilette de la nature à son réveil.

Ce printemps, Révérend Père, offre l'image de cette fraternelle réunion. Déposant et casques et mitaines, et hockeys et patins, disant un dernier

adieu à la neige et à la glace, nos cœurs saluent, ce soir, l'éclosion de sentiments, expansifs comme la sève, au soleil de la joie et de la gratitude. Il lui plaît, à celle-ci, de jaillir enfin sucrée, abondante, et dans les sourires, et dans les paroles, et dans les joyeux applaudissements.

Six longs mois se sont écoulés, longs en raison du labeur, des ombres de la saison d'hiver, courts et légers d'allégresse, dans les ébats et les jeux, sous votre regard si bienveillamment paternel. "Amas d'épithètes, mauvaises louanges", s'écrie La Bruyère.

Non, non, Révérend Père, nous ne louons ni la tendresse, ni les attentions, ni les ingénieuses prévenances, ni les conseils si pratiques, ni les démarches répétées, ni les faveurs obtenues : ce serait cruauté de vous en féliciter, mais j'ai bien peur que ce soit ingratitude ou insensibilité d'en perdre la mémoire : et en cela, je prie les victimes de vos délicatesses et de vos bontés de dire si j'interprète mal et à tort leurs sentiments et leur reconnaissance affectueuse.

"Pour les âmes délicates, a dit une comtesse écrivain, la gratitude est moins encore un devoir qu'un plaisir, c'est une dette qu'elles aiment à payer constamment, sans jamais se croire acquittées". La dette que votre attachement nous a fait contracter, Révérend Père, est grande, très grande, mais ce sera toujours avec plaisir, avec joie que nous tâcherons de nous en acquitter. Notre bonne conduite sera la monnaie que nous donnerons en retour, et toujours nous nous efforcerons de la rendre parce que toujours nous aurons une dette envers vous.

Veillez accueillir un humble cadeau, souvenir des junioristes associés de 1903 ; il est le symbole de notre ferme et sincère affection, de notre filiale et à jamais croissante reconnaissance.

Acclamons d'une commune voix le prolongement indéfini de vos fonctions, si docilement acceptées et si suavement transmises. D'une commune voix applaudissons à la survivance aimée d'une direction athlétique et d'une discipline où le dévouement, en réclamant le devoir, ne cueille que des lauriers et des chants de victoire.

Les Junioristes.

* * *

III.—Adresses aux anciens élèves par les élèves actuels.

(Extraits de devoirs d'élèves.)

(*Première adresse.*)

Les plus jeunes membres de la grande famille qui se réunit enfin, sont heureux et fiers qu'il leur soit donné de prendre leur part aux fêtes de

cette réunion. Et déjà ces banderoles qui déroulent au loin leurs plis gracieux; ces bannières qui déploient avec majesté et amour les noms si doux de Religion, de Patrie; ce vieux drapeau qui semble sourire aux souvenirs du passé et donner à tous les vents des baisers d'allégresse; ce parfum de gaieté qui circule partout, ces fanfares bruyantes qu'un écho fidèle répercute encore dans le lointain; tout en ce jour n'est-il pas chant d'allégresse, tout ne proclame-t-il pas le bonheur roi de ces lieux?

I

Ah! c'est qu'il est deux noms que l'homme aime à mêler à tous ses rêves, et que jamais il n'entend prononcer sans une émotion bien douce. Le toit paternel et le sanctuaire où, encore enfant, il fut nourri du pain de la science et de la vertu. Mais où trouver une démonstration plus magnifique de la puissance de ces noms que dans le spectacle de ce jour? Dans un siècle d'égoïsme et d'oubli, une voix a fait entendre un signal d'appel. Et soudain, de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion, mille échos répondent. Tous les âges et toutes les conditions se sont levés. Ils sont accourus avec un joyeux empressement. Ces pontifes, au front orné du diadème de la royauté sacerdotale; les prêtres, méditateurs entre le ciel et la terre; les magistrats, qui portent dans leurs mains le sceptre de la justice; les représentants autorisés de la volonté et des intérêts de la nation; les hommes qui, dans l'industrie, le commerce et l'agriculture, développent les richesses de notre pays; les membres des diverses professions libérales; ils sont venus saluer avec bonheur l'Alma Mater et revoir les doux lieux où s'épanouissait jadis le printemps de leur vie. Oh! qu'elle est heureuse, cette mère, de pouvoir enfin ouvrir ses bras à des fils nombreux, longtemps absents, toujours aimés, suivis partout d'un regard maternel!

II

Et nous, encore bercés dans ses bras, demeurerions-nous insensibles à ce bonheur? Qu'il nous soit donc permis, à l'exemple du petit enfant, de présenter, en témoignage des sentiments qui nous animent, des fronts où resplendit la joie la plus vive. Oui, derniers-nés d'une mère qui a donné à l'Eglise et à l'Etat des fils nombreux, nobles et vaillants, nous avons bien souvent senti nos cœurs bondir d'impatience à la perspective encore lointaine de cette fête si grande et si belle!

III

Frères! soyez les bienvenus parmi nous! Soyez les bienvenus, vous que de bonne heure nous avons appris à connaître et à aimer, vous dont l'amour maternel nous avait si souvent redit les noms avec un légitime or-

gueil. Salut à vous, pontifes, pasteurs des peuples; prêtres du Seigneur, de qui dépendent les destinées futures de tout un peuple formé à vos leçons. Salut! magistrats intègres, qui présidez sur le tribunal de la justice. Salut! ô vous, compagnons du prêtre, qui l'aidez à soulager les infirmités de l'humaine nature. Salut! ô vous dont la parole éloquentة est consacrée au triomphe de la justice devant les tribunaux; des droits et des intérêts du pays dans les conseils de la nation. Salut! ô vous tous qui par votre travail, le travail de votre intelligence et le travail de vos mains, rendez de précieux services à la patrie; à vous tous, fils d'une commune mère, vos jeunes frères disent avec bonheur: soyez les bienvenus! Puissiez-vous goûter dans la maison paternelle des moments de plaisir qui vous fassent oublier les soucis et les tempêtes de la vie.

IV

O vous, aînés de la famille, merci du noble exemple que vous donnez à vos jeunes frères. De vous nous avons appris à servir la Religion et la Patrie; en ce jour, vous nous enseignez la pratique de la reconnaissance, de l'amour, de tous les nobles sentiments; merci!

Les élèves actuels du collège de.....

L. L.



(Deuxième adresse.)

I

Nous vous voyons portant l'expression de la plus vive satisfaction. Votre cœur s'épanouit à l'aspect des lieux où s'est écoulé votre jeune âge. Vous rappelez avec délices l'éducation ici reçue, qui vous a permis de servir la religion et la société, et les joies sans nuages que vous avez goûtées dans une douce amitié, sans pressentiment des soucis qui assombrissent le front dans le cours de la vie.

Nous entendons les accents de votre reconnaissance envers vos anciens maîtres et nous vous voyons, oubliant la différence d'âge que le temps a mise entre vous et nous, jeter sur nous un regard bienveillant, fraternel en quelque sorte. Nous apprécions cette faveur et en même temps nous sentons la leçon qu'elle nous donne.

II

Vous nous faites estimer l'excellence de cette éducation dont nous considérons en vous les fruits précieux. Nous voyons comment se recueille,

dans un âge plus ou moins avancé, ce qu'on a semé dans la jeunesse. Nous sommes par là même encouragés à l'étude qui développe et enrichit l'intelligence et à l'acquisition des vertus religieuses et sociales dont la pratique fait le bonheur et l'honneur de la vie...

Ce qui est aussi pour nous une puissante invitation à profiter de l'enseignement qui nous est donné dans cette institution, ce sont les sentiments que vous avez à son égard si fortement exprimés dans ces visites que vous lui faites, dans lesquelles vous lui témoignez généreusement l'intérêt que vous lui portez. Vous nous rendez heureux et fiers d'être instruits dans un établissement qui a formé de tels élèves et dont les services sont si hautement exprimés par vos hommages.

III

Aussi nous sentons s'animer en nous un vif désir de contribuer à sa gloire par l'emploi de l'éducation intellectuelle et morale que nous recevons. Nous voulons, à votre exemple, devenir de dignes ministres des autels, employant un zèle apostolique à conserver, augmenter l'esprit religieux qui fait la force et l'honneur de notre patrie, ou remplir dans la société civile une carrière honorable pour nous-mêmes et, si nous le pouvons, être utiles à nos concitoyens dans les charges qu'il nous sera donné d'exercer. Nous voulons apporter notre part au maintien de cette nationalité canadienne..... Votre présence au milieu de nous imprime fortement dans nos cœurs ces sentiments, dont vous avez lu l'expression à l'entrée :

A votre aspect nos cœurs s'animent de l'envie
De servir comme vous l'Eglise et la Patrie!

H. L.

Les élèves actuels du collège de.....



SUPLÉMENT.

I

1878. — 1903.

Léon XIII célèbre, aujourd'hui, 20 février, le vingt-cinquième anniversaire de son élection au Souverain Pontificat.

C'est pour la deuxième fois seulement, dans l'histoire, que pareille fête a lieu et la Providence a voulu que le spectacle en fut donné, deux fois de suite, au monde. Plus de dix-huit siècles avaient passé, depuis la mort et la résurrection du Christ, sans qu'un règne pontifical atteignît cette longévité; aucun des successeurs du Prince des apôtres n'avaient dépassé les jours de Pierre. Et voici que, coup sur coup, Pie IX et Léon XIII ont tous les deux le privilège de fêter cet anniversaire inconnu dans l'Eglise.

Ne faut-il pas chercher, dans ce fait extraordinaire, un dessein de Dieu? Quel instant du monde, en effet, Dieu a-t-il choisi, pour imposer avec plus de force et de grandeur, par des solennités si rares et des gouvernements si longs, le Pontificat suprême à l'attention du genre humain? C'est l'heure où les trônes chancellent, où les nations se transforment, où la société elle-même semble prête à changer de bases. L'édifice européen, dix fois renouvelé depuis cent ans, craque et se décolle; on voit de nouveaux Etats sourdre au milieu de la barbarie cruelle et corrompue d'un empire en décomposition; on voit un vieux souverain réunir à grand'peine, entre les plis de son manteau impérial et royal, les membres disloqués de sa double monarchie. Ailleurs, les complots des sociétés secrètes, ailleurs encore, les assauts répétés des révolutionnaires ou des impies menacent la couronne et la vie des princes ou compromettent l'honneur et la prospérité des nations. Et, parmi tous ces bouleversements, il a suffi de deux Papes, en près de soixante ans, pour gouverner l'Eglise! A coup sûr, Dieu n'avait pas besoin, pour maintenir, pour défendre et pour développer son œuvre, d'accorder ces longs règnes à ses représentants. Mais ne dirait-on pas, néanmoins, qu'il ait voulu par ces Pontificats prodigieux, qui dressent leur majesté serene au milieu de la colline des nations, donner à l'univers une frappante image de la stabilité de l'Eglise?

Cependant, il ne suffit pas, pour qu'un gouvernement soit glorieux et fécond, que le souverain demeure au pouvoir au delà des bornes que l'histoire semble avoir marquées. On a vu au cours des siècles et l'on

voit encore aujourd'hui des monarques abattus sous le poids des malheurs accumulés pendant un long règne.

Éphémère ou prolongé, pourrait-il être grand, — se disaient bien des catholiques, avec angoisse, il y a vingt-cinq années, — le Pontificat du successeur de Pie IX ?

C'est en prison que le futur Pape allait ceindre la tiare. La Papauté, sans doute, était illuminée par l'auréole du martyr; mais n'était-elle pas, en même temps, écrasée sous le poids de la défaite? L'héroïsme et la sainteté de sa vie, la sublimité des combats qu'il avait soutenus pour repousser les ennemis de l'Église et pour affirmer ses droits, la profondeur et l'étendue de ses souffrances, la majesté de sa douleur et de sa résignation, tout ce qu'il avait accompli, en un mot, et tout ce qu'il avait supporté, donnaient encore à Pie IX un piédestal incomparable. Mais, après lui? Quel serait le sort de ce nouveau souverain, qui ne connaîtrait que les tristesses et les embarras d'une situation diminuée, sans avoir pu montrer son courage et sa grandeur au milieu des combats?

Consentirait-il à traiter avec l'Italie victorieuse, avec le Piémontais spoliateur, et mettrait-il la signature du Christ au bas des conquêtes opérées par les troupes de Satan? Mais alors il accepterait sa déchéance; il humilierait le prestige, il réduirait l'autorité du Souverain Pontificat; il donnerait au Pape un suzerain temporel.

Et cependant, s'il se retirait, lui aussi dans l'irréductible résistance où Pie IX avait enveloppé sa glorieuse défaite, comment pourrait-il reprendre, entre les mains de ses geôliers, le minimum d'indépendance nécessaire au gouvernement de l'Église? Aurait-il toujours le moyen de parler librement à son peuple et de gérer sans entraves, les affaires de Dieu sur la terre? Un souverain prisonnier est-il encore un souverain?

L'univers catholique attendait dans l'anxiété. Mais déjà la Providence avait élu Joachim Pecci.

Joachim Pecci! Ce nom n'était pas ignoré du monde. On savait que l'archevêque de Pérouse était un esprit vaste, élevé, pénétrant. L'austérité de sa vie, la profondeur de son intelligence étaient connues. Mais son corps paraissait débile et sa santé, prétendaient les informateurs, était chancelante. C'était donc un vieillard atteint par l'âge qui prenait, dans ces temps périlleux, le gouvernement de l'Église. Aussi les fidèles craignaient-ils que la force et le temps ne manquassent au génie et à la sainteté; et, déjà, les ennemis de la religion se flattaient d'un règne éphémère, où le Pape, impuissant à donner sa mesure, affaiblirait la Papauté.

Il y a vingt-cinq ans!... Et le vieillard frêle est toujours sur le trône, où sa vigueur presque miraculeuse ravit encore les catholiques et déconcerte les impies. La Providence a voulu que le génie et la sainte-

té de son Vicaire eussent le temps d'écrire une des pages les plus grandes, les plus belles et les plus fécondes que la Papauté ait encore tracées dans l'histoire.

En face de ces vainqueurs ou mieux de ses bourreaux, Léon XIII, avec une souveraine grandeur et une fermeté inébranlable, a gardé l'attitude que lui léguait Pie IX. Sous la force brutale, il n'a pas fait plier la justice et, sous la violence, il n'a pas humilié la dignité de Pierre. Il a maintenu debout, devant le monde entier, l'intégrité du droit méconnu et la majesté du Pontificat suprême.

Son palais serait une prison. Soit ! Il aimait mieux subir le Piémontais comme géôlier, que de l'accepter comme protecteur.

Mais la Providence a déjoué les complots de ses ennemis. Les spoliateurs de l'Eglise avaient cru qu'en emprisonnant la personne du Pape, ils allaient enchaîner la Papauté elle-même. Insensés ! Tandis qu'ils forgeaient les fers où leurs prétentions se flattaient d'immobiliser le Vicaire du Christ, Dieu forgeait, à Pérouse, l'âme et le cerveau dont il avait besoin pour rendre leurs fers impuissants.

Et qu'importait au divin forgeron que cette âme et ce cerveau fussent enveloppés d'un corps débile et frêle ! Il saurait bien leur donner une trempe assez vigoureuse pour suppléer à l'énergie physique et pour forcer les organes matériels à se soumettre aux ordres de l'esprit.

Léon XIII a donc vécu. Cette faiblesse apparente a défié les morsures de l'âge et semble avoir fait reculer la mort. Léon XIII a franchi les bornes ordinaires de l'existence humaine et Dieu lui garde encore, au sein de l'extrême vieillesse la puissance intellectuelle et la lucidité de l'âge mûr.

Or, en même temps qu'il vivait, ce Pontife enchaîné développait constamment le domaine de l'Eglise et, chaque jour, il élevait plus haut, il étendait plus loin le prestige de la Papauté.

Nous n'essaierons pas aujourd'hui de raconter son règne et de résumer son œuvre. Elle est immense ; elle embrasse tous les peuples de la terre et approfondit tous les sujets que l'Eglise a le droit d'aborder. Apôtre et docteur, pasteur et conquérant, père des humbles et maître des rois, Léon XIII a mérité tous ces grands titres. Est-il besoin de le redire et de le démontrer ?

Mais ce qu'il faut souligner aujourd'hui, dans le vingt-cinquième anniversaire de cette élection qui laissait entrevoir un avenir si troublé, si noir et si périlleux, ce qu'il faut souligner encore au seuil de la vingt-sixième année de ce règne captif, — c'est la prodigieuse autorité morale dont Léon XIII a su revêtir, en face de l'univers entier, le Souverain Pontificat.

Aux yeux de la génération présente, Léon XIII, qui porte la tiare depuis un quart de siècle, incarne la Papauté. Or, incarnée en lui, la Papauté, du fond de la prison vaticane, apparaît, à ces hommes ahuris, bouleversés, sans boussole et sans foi, comme le seul phare allumé dans le monde et comme le seul roc émergeant des flots. C'est la clarté brillante et sûre, au milieu des controverses et des disputes; c'est la base inébranlable et hospitalière, au sein des orages et des bouleversements.

Les fidèles accourent à lui, viennent se réfugier à l'abri de sa tiare, avec une joie confiante; les enfants séparés de l'Eglise éprouvent un attrait puissant et doux pour cette figure bonne et lumineuse; les incroyants eux-mêmes ne résistent pas à la vénération qui les entraîne.

Et comment Léon XIII a-t-il pris cette autorité merveilleuse, élevé la Papauté sur ces hauteurs où l'univers entier peut l'apercevoir, allumé à son front cette auréole que l'univers est contraint d'admirer? Le Souverain Pontife a-t-il séduit la génération contemporaine en lui faisant des concessions; a-t-il adouci la rigueur du dogme, atténué les sévérités de la loi, offert des transactions à l'esprit moderne?... On insulterait Léon XIII, à poser sérieusement la question. Plus qu'aucun autre il a confirmé la doctrine immuable et retrempe la science théologique à sa source. Est-il une vérité traditionnelle, que le rayonnement de ses Encycliques n'ait illuminé d'un éclat plus vif; est-il une erreur qui n'ait trouvé sous sa plume infaillible, une réputation péremptoire?

Mais, en même temps, le Docteur très ferme est un Père très bon. Ce disciple et ce rénovateur du passé a scruté les besoins du présent et prévu les nécessités du futur. Il s'est penché sur le siècle et sur le peuple, il a écouté leurs plaintes, il a reconnu leurs désirs, il a senti leurs aspirations; et alors, dans le trésor de l'Eglise, il a puisé les remèdes à pleines mains, pour soulager la souffrance de tous ceux qui pleurent et pour guérir l'immense misère intellectuelle et morale, dont se meurt cette humanité qui se croit si forte et si grande. Puis, de son pénétrant regard, il a sondé l'horizon, il a deviné ce que serait demain et, résolument, il a mis le cap sur l'avenir. Et c'est pourquoi Léon XIII a étonné le génie des plus illustres et conquis l'amour des plus humbles.

Ainsi, de même que l'activité et la sûreté de son esprit en pleine vieillesse, toute son œuvre est l'image de l'Eglise éternellement jeune. Attachée par des nœuds indestructibles à un passé dix-neuf fois séculaire, elle s'adapte toujours, avec une souplesse merveilleuse, aux besoins des temps nouveaux et, déjà, elle travaille à façonner les générations qui vont naître.

FRANÇOIS VEUILLOT.

(Univers, 20 février 1903.)

II

N. B. — Le journal *L'Avenir du Nord*, du 26 juin 1902, a reproduit in extenso le discours de M. l'abbé S. CORNÉL. Avec l'agrément de l'auteur, nous l'offrons à nos lecteurs comme un beau morceau d'éloquence, à la fois riche d'idées, d'aperçus personnels, de style neuf et original. C'est le panégyrique de Mgr Labelle.

Memoria ejus in benedictione

"Son souvenir sera béni."

Mes frères,

MACH. 3. 7.

J'arrivai trop tard dans le monde, je veux dire dans le commerce des hommes publics pour connaître l'homme, prêtre et patriote dont le souvenir plane sur la solennité de ce jour. A peine l'ai-je entrevu. Il ne me fut pas donné d'approcher sa personne, de recueillir les leçons de son génie et de son expérience, d'allumer mon âme au feu de ses convictions, ou plutôt de sa pensée passionnée, car il fut l'homme d'une idée. Je ressens une grande incompétence à le faire, quand j'entreprends de vous entretenir de sa vie. Une considération pourtant me console de mon insuffisance : c'est qu'ils vivent, nombreux encore, ceux qui l'ont connu et qui transmettent à leur jeune postérité la tradition de leur affection et de leur respect ; c'est qu'aujourd'hui même, les témoins intimes de sa vie, avec cette saveur d'élocution que donne la poésie des souvenirs récents et chaleureux, pourront redire les paroles et les gestes de l'illustre défunt.

Cependant je n'ignore pas, moi-même, la vie de Mgr Labelle, à ce point que je n'en puisse tirer un enseignement qui sied au lieu sacré d'où j'ai l'honneur de vous parler et je le fais avec une fierté fraternelle, car la Providence m'a ménagé ce bonheur et me permet cet orgueil de me dire fils de la même Alma-Mater.

Dans la vie de Mgr Labelle j'aime à contempler l'action du sacerdoce dans le monde sous une de ces formes, bénies par l'humanité.

Un Français éminent, après avoir vu et entendu à Paris, cet homme que la célébrité nommait le *curé Labelle*, disait : " Si nos curés, à nous, ressemblaient à celui-ci, nous réferions la France ". Je vous dis, mes frères, la pensée de l'ami d'outre-mer plutôt que son texte. Ce Français que l'admiration faisait parler de la sorte, ne comprenait pas peut-être comme il le devait en justice les *exemplaires sacerdotaux*. L'humanité serait frustrée des fruits les plus divers du sacerdoce catholique si tous les prêtres étaient frappés au même coin. Toutefois cet admirateur avait raison d'apprécier hautement le type clérical que le curé Labelle retraçait.

Tout comme aucun saint, copie du Dieu trois fois saint, mes frères, ne peut réfléchir en sa personne toute la justice du divin modèle: il suffit à sa déification d'en donner parfaitement un reflet; de même aucun prêtre, lieutenant du Christ sur terre, ne saurait reproduire en sa vie toute l'efficace vertu du Souverain Prêtre de l'humanité: Heureux est-il le prêtre et béni qui incarne en sa personne, net et achevé, un trait du caractère divinement bienfaisant de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voilà pourquoi, mes frères, les grands noms du Sacerdoce catholique offrent des modèles d'homme bienfaisant admirablement divers, tous agréés de l'Eglise et préconisés par l'histoire.

Ceux-ci sont les prêtres des solitudes, fils de l'étude et de la contemplation sacrée. Leur esprit s'ouvre largement à l'illumination par le Verbe: *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*. Ils versent sur l'humanité les rayonnements du savoir éternel qui dissipent *les ombres de la mort*, épaisses ténèbres qui pèsent sur les enfants des hommes. Ceux-là entrent dans les Maisons de Charité. Ils enveloppent de respects et de soins délicats les corps souffrants que le baptême et l'Onction des confirmants ont sanctifiés mais non pas préservés des atteintes du mal physique.

Les uns comme le Christ qui prêchait le Royaume de Dieu en Galilée, en Samarie, en Judée, promènent leur apostolat et tout le long de leur pèlerinage évangélique relèvent les âmes en détresse. Ils vont semant ces semences de vie meilleure qui élèvent les nations. Ils font l'ouvrage civilisateur que Léon XIII dans sa lettre à notre patrie *Affari vos* célébrait comme le mérite singulier de Mgr Montmorency-Laval et de l'Episcopat canadien. *Quibus seminibus multo eorum ipsorum labore sensium maturescentibus, canadensium natio in contentionem urbanitatis et gloriæ cum excultis gentibus vera, non imparvenit.*

Les autres, arrêtés au lieu de leur juridiction paroissiale, évangélisent leurs ouailles; purifient les âmes dans la pénitence, disciplinent leur piété; bénissent les alliances des enfants de Dieu; font descendre les foyers des bénédictions que les patriarches souhaitaient (Ps. 127); aident tout chrétien à vivre saintement et à pieusement mourir.

Toutes ces formes sacerdotales sont des créations de l'Esprit-Saint. Le Saint-Esprit les produit pour le bonheur du peuple que le Christ a conquis au prix de son sang répandu. Il est cependant un autre type du sacerdoce catholique qui apparaît, au premier regard moins près de l'archétype divin, le Christ, lequel, pourtant, est aussi bien que les autres l'ouvrage du Saint-Esprit et de tradition parfaitement ecclésiastique: c'est celui du prêtre qui, constamment soucieux de la gloire de Dieu et du salut des âmes commises à son zèle, ne laisse pas de faire entrer

dans son activité, très largement même, la sollicitude de la fortune temporelle de ses citoyens. C'est en considération de ce type, ce me semble que le pape Léon XIII écrivait dans son encyclique sur la condition des ouvriers, "Rerum novarum": "Que l'on ne pense pas que l'Eglise se laisse tellement absorber par la soif des âmes, qu'elle néglige ce qui se rapporte à la vie terrestre et mortelle. Pour ce qui est en particulier de la classe des travailleurs, elle fait tous ses efforts pour les arracher à la misère et leur procurer un sort meilleur."

Me permettez-vous mes frères, une digression instructive. Oui! il est opportun en cette circonstance, quand le sujet me conduit à cette considération, de vous dire pourquoi il est ecclésiastique de souhaiter avec la modération qui convient, le confort temporel des enfants de l'Eglise et de faire état du travail quotidien qui en est la source. L'état prospère des foyers domestiques est un soutien que la vertu souhaite. Saint Thomas d'Aquin a écrit dans sa Somme : écoutez cette voix du Docteur Angélique, *Quando meus nostra intendit temporalibus rebus ut in eis quiescat, remanet in eis depressa, sed quando intendit eis in ordine ad beatudinem, ab eis elevatur sursum.* L'Eglise souhaite à ses fidèles les biens de la terre, non pas cependant l'opulence qui enfle et rend insolent, non plus l'état miséreux qui brise les énergies viriles et les élans d'une légitime fierté. Certes on peut se sanctifier dans toutes les extrémités des choses humaines. Les Abrahams et les Lazares ne manquaient pas sous la loi Nouvelle. Mais est-il quelqu'un qui l'ignore? pour échapper aux périls de l'adulation que comportent les hautes fortunes, par l'humilité des sentiments personnels et pour surmonter les persistants mépris du monde qui attire le dénuement, par le sens vif de la dignité naturelle il faut être chrétien héroïquement et l'héroïsme n'est pas le fait commun de l'humaine fragilité, l'Eglise souhaite donc à ses enfants cette fortune mesurée que le travail personnel et quotidien crée et sait maintenir, cette *aurea mediocritas* que la Raison Antique aussi appréciait. Dans cet état l'homme lève le front sans impertinence, sans morgue; il a des loisirs pour prier, il donne son obole pour orner d'un clou d'or le Tabernacle et l'autel de Marie d'une fleur exquise.

Voulez-vous entendre, mes frères, une autre raison du légitime et sympathique souci que le travail qui fait prospérer inspire aux prêtres de Dieu, c'est qu'il est créateur. Au soir du sixième jour, Dieu contemple son œuvre. Si vous me le permettez, je pousserai jusqu'au bout la métaphore des Livres Saints, les mains divines encore contaminées du limon dont elles avaient composé le corps de l'homme, le Créateur contemple son œuvre et dit : c'est très beau. *Vidique Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona.* Ce regard de complaisance, Dieu l'arrêta

sans doute particulièrement sur ce coin de terre que nous avons depuis nommé Paradis terrestre. Et cependant Eden n'était pas encore achevé selon l'idéal divin ; il lui manquait les exquises grâces que la nature reçoit du génie de l'homme, ces reflets de sens artistique que l'homme imprime à la création. *Ars est homo additur natura*. C'est pourquoi Adam reçut l'ordre de travailler au Paradis terrestre. Eh bien ! après le péché, mes frères, le travail est devenu pénible, — c'est le châtement — mais il n'a pas perdu sa première bénédiction : il est créateur. Je voudrais vous le faire voir. Pour changer ma pensée en vision, je n'userais pas du large pinceau de Buffon. Il a décrit en naturaliste de génie la Nature sauvage et la Nature cultivée. Dans ces perspectives contrastées apparaît la vertu créatrice du travail de l'homme. Pour toucher au but, cependant, il me suffit à moi d'évoquer nos souvenirs.

Oui, à la campagne vous l'avez vu le calme et doux foyer du colon. Le toit familial s'élève sous le feuillage de l'orme hospitalier. Autour le jardin potager jette sur la monotonie de ses légumes verdoyants, les grâces de ses fleurs. Dans l'éloignement s'étendent les champs des céréales jaunissantes et les prés que les vaches grasses paissent. Une volée d'enfants s'ébat sur des pelouses, tapis moelleux que la nature étend au seuil de la maison : cette floraison d'enfants sur la tige paternelle est plus savoureuse que la grappe de la vigne, plus belle que la gerbe du sillon. Debout près de là le front encore humide de sueurs versées tout le long du jour, le père contemple toute cette vie épanouie et au loin qui végète et sourit, ou qui prie ou qui chante et, avec l'orgueil d'un créateur, il peut dire : Avec la bénédiction de Dieu, c'est moi qui ai fait tout cela.

Je l'ai donc dit et je l'ai fait avec raison : ce type de prêtre catholique soucieux, comme Léon XIII l'écrivit, du bien spirituel et du temporel des fidèles est de tradition parfaitement ecclésiastique. La France notamment l'a connu et l'a béni. Lisez le beau livre de Montalembert "Les Moines d'Occident" et quand vous feuillerez ces pages doctes et pieuses vous murmurerez : Le curé Labelle était, par son génie, de la famille de ces moines et de ces évêques de bénie mémoire qui ont défriché les Gaules et multiplié les hameaux, berceaux des plus belles villes de la France.

Je dis donc que le Français qui acclamait le curé Labelle avait tort de ne pas comprendre les autres formes de l'action sacerdotale dans le monde, mais en honorant comme il fit, le curé Labelle, il saluait d'hommages légitimes un des types du sacerdoce catholique justement apprécié et sympathiquement accueilli de l'humanité civilisée.

(A suivre)



III

Une Poignée de Braves Gens

(*Récit véridique.*)

C'était il y a huit ans, au commencement de janvier 1892, dans la grande salle du tribunal de Commerce de Rouen. Agréé, près de ce tribunal, c'est-à-dire avocat spécialiste pour les affaires maritimes de la place, je passais, trois fois par semaine, mes après-midi dans cette salle d'audience, salle immense, encombrée, les jours de bise ou de gelée, par tous les loqueteux du port.

Je venais de plaider je ne sais quelle affaire, et, quittant mon banc, je me dirigeais — en robe naturellement — vers la porte de sortie, quand un petit être grêle et sale, qui se tenait adossé au tambour de la porte, s'avança vers moi en me montrant qu'il n'avait qu'un tronçon de bras. D'un coup d'œil j'examinai l'individu. Sous son accoutrement sordide, on devinait un marin. Il semblait très jeune, avec une pauvre figure creuse et triste, la poitrine étroite, des yeux éteints.

— M'sieu l'avocat ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? je dis cela sèchement.

— C'est pour un accident qui m'est arrivé... La barre d'un bateau qui m'a enlevé la main.

A ce moment, je m'aperçus que ce petit sentait affreusement mauvais. Pour "m'achever", il se mit à enlever un linge infect qui enveloppait son moignon.

— Laissez, laissez!... Et où ça l'accident ? Navire Français ?

— Non, M'sieu l'avocat... anglais !

— Dans quelles eaux ?

— Dans l'Océan, M'sieu l'avocat.

— Alors, mon ami, le capitaine, fut-il cent fois fautif, il n'y a rien à faire pour vous. Les tribunaux appliquent aux accidents survenus en pleine mer et loin des côtes la loi du pavillon. Or, la loi anglaise permet à l'armateur et à son capitaine de mutiler impunément les matelots.

Le petit baissa la tête, puis, très doucement :

— M'sieu l'avocat pense qu'il n'y aura rien à faire, alors ?

— Rien du tout, un procès perdu d'avance!

— Ah!... c'est bien... malheureux... J'ai dix-huit ans seulement... et mes parents, en Bretagne, là-bas, à Belle-Isle, ils peuvent pas... grand'chose... pour m'aider...

J'eus un geste évasif, ennuyé, qui voulait dire: "Je n'y puis rien".

— Pardonnez m'sieu l'avocat, mais je croyais... parce que c'était sa faute à l'armateur... rapport que l'engrenage il était pas couvert...

— Rien à faire, je vous dis, navire anglais, pleine mer!

— Excusez, M'sieu l'avocat.

Et le petit s'effaçait respectueusement pour me laisser passer. Mais, à ce moment, d'une voix qui tremblait:

— Pourtant... y en avait un, sur le quai... un camarade... qui m'avait dit comme ça...

Je m'arrêtai:

— Qui vous avait dit quoi, mon ami?

—... Que M'sieu l'avocat il prendrait mon affaire quante même.

J'avais des yeux étonnés:

— Quand même elle ne vaudrait rien?... Ah! par exemple! Il s'est trompé, votre camarade...

—... Quante même, reprit le petit d'un ton timide, mais pourtant avec quelque chose de désespéré, quante même que j'aurais pas d'argent.

— Hein!... Qui est-ce qui vous a dit ça?...

Je n'entendis pas de réponse. Il dut murmurer un nom quelconque, un nom inconnu. Mais j'avais un bourdonnement dans les oreilles. Brusquement, je venais de ressentir une des plus violentes émotions de ma vie. Quoi! j'avais cette chance, que parmi les pauvres diables du quai, un que j'ignorais totalement m'honorait d'une pareille estime!

Je me redressai et, cette fois, du ton de quelqu'un qui vient de prendre une résolution que rien ne changera plus:

— Mon garçon, je demeure 19, quai de la Bourse. Allez m'y attendre! je prends votre affaire.

Le pauvre mutilé parut surpris, ses petits yeux clignèrent un peu, mais, docile à l'ordre, il se mit à descendre le large escalier du tribunal. Je le vois encore passant avec ses misérables loques collées au corps ou l'élégante statue de marbre du roi Louis XV. Quel contraste!... Déjà j'en étais, je l'avoue, à regretter mon premier mouvement. Du don quichattisme... me disais-je, procès perdu... et qui coûtera joliment cher!

— Vous vous appelez?

— Clément Adrien.

— De quel pays?

— Locmaria à Belle-Isle en mer.

- [
- Vous avez encore vos parents ?
- Oui M'sieu l'avocat, mais mon père il est très vieux. Il est un ancien marin des Bancs. Il ne peut plus aller à la mer. Nous sommes cinq enfants, moi le plus jeune.
- Comment aviez-vous embarqué sur un navire anglais ?
- C'était un pétrolier, M'sieu l'avocat, et ils paient bien, les pétroliers. Des fois on y gagne double des autres.
- Pourquoi ?
- Rapport qui y a du danger. Pour une fois qu'on fumera une cigarette à bord, surtout quand le bateau est vide, tout saute.
- Quand il est vide, ?
- Oui M'sieu l'avocat, si qu'un malheur arrivera, ça sera toujours quand le navire il sera vide... Paraît que les gaz du pétrole... dans les cales...
- Alors il y a pas mal de Français sur les pétroliers ?
- C'est tous Français, presque pas d'Anglais, sauf le capitaine et le second. Chez nous, sur le *Wide Flower*, y avait le cuisinier, Américain, puis un Allemand nommé Munster. Tout le reste était Français, même le maître d'équipage, Sébastia.
- Et où avez-vous été engagé ?
- Ici à Rouen. C'était le 21 avril. J'avais déjà navigué comme novice, mais on ne voulait pas de moi comme matelot, même comme léger, parce que j'étais pas vieux assez.
- Vous avez quel âge ?
- Dix-huit ans, M'sieu l'avocat... Seulement, ce jour-là, voilà. Le marchand d'hommes il avait conduit huit matelots au capitaine Ryder....
- Comment le capitaine manquait-il d'hommes ?
- On avait réparé ici le *Wild Flower* et, comme de juste, ça avait été assez long, alors le capitaine avait congédié l'équipage.
- Le capitaine demande au marchand huit matelots, et celui-ci vous met dans le lot ?
- Non, M'sieu l'avocat.
- Alors, je ne comprends pas !
- Très doucement le petit Breton reprend :
- Le capitaine il m'avait trouvé trop mince. Alors le marchand il amène des autres. Ils s'appelaient Lavie, Boullard, Rivallan, Lepeyssonie, Minier et, le dernier Grand-Arthur. Grand-Arthur, au dernier moment, a déserté à cause qu'il avait une bonne amie et donc alors, pour ne pas retarder le bateau, on m'a pris, moi.
- Vous gagniez ?
- Soixante-dix francs par mois. Si j'avais été plus fort on m'aurait donné quatre-vingts.

— Vous avez signé votre engagement à Rouen ?

— Non, à Shields, en Angleterre. Là, on m'a débarqué, puis, un quart d'heure plus tard, on m'a repris. . .

— Parfaitement. Je connais le procédé. On appelle ça les *new-articles*. C'est le moyen, pour l'armateur, de n'avoir pas d'indemnité à payer en cas d'accident, puisque l'engagement est censé fait sur terre anglaise. Venons maintenant à l'événement qui vous a coûté la main. Où étiez-vous employé à ce moment ?

— D'abord à la barre à vapeur. M'sieu l'avocat sait sans doute qu'elle n'est pas dure. Mais voilà qu'un tuyau il a crevé, alors le capitaine il m'a fait descendre en bas dans la cabine où il y a la barre à main. . . Il faisait grosse mer et les engrenages rien dessus, alors moi j'étais pas assez fort, nous aurions dû être mis deux. . . Un coup la mer m'a fait tomber de côté et l'engrenage il m'a pris.

— Vous avez crié ?

— Oh ! oui, M'sieu l'avocat.

— Et alors on est accouru à votre aide ?

— Oui, mais ils pouvaient rien faire les camarades. Sabastia m'a noué avec un filin pour arrêter le sang.

— Et ensuite ? . . . On a dû essayer de vous opérer ?

— Non, M'sieu l'avocat. Le capitaine voulait, mais sa femme l'a empêché de me voir. . . On m'a laissé comme ça.

— Combien de temps ?

— Six jours.

— Mais il y avait de quoi que vous succombiez. La gangrène ne s'est pas mise à la plaie ?

— Oh ! oui, car il faisait chaud, même que ça sentait le pourri et c'était tout noir.

Alors le capitaine a bien voulu. . . On a mis le cap au nord. . . On

— Oui, M'sieu l'avocat. C'est Sabastia devant les autres qui a dit qu'il fallait, même il s'est fâché.

— Alors le capitaine s'est décidé à faire des signaux ?
disait, comme ça, qu'on serait davantage sur la route des grands bateaux. . . D'abord on en a vu un, un anglais, mais il ne s'a pas dérangé. . . Puis un allemand, et, celui-là, il a dit oui.

— Est-ce que la mer était mauvaise ?

— Tout à fait, même que personne pouvait rester debout à côté de moi.

— Où étiez-vous ?

— Affalé sur un matelas. C'est là que le médecin il m'a opéré. Il était étendu par terre sur le ventre pour me couper. Il a bien manqué être noyé en repartant dans son canot, à ce qu'on m'a dit.

— Savez-vous le nom de ce médecin et celui du navire allemand ?

— Sais pas !

— Vous n'êtes guère curieux... Et le médecin, que lui a-t-on payé pour son opération ?

— Il n'a pas voulu rien.

— Alors, vous l'avez bien remercié.

— Non.

— Pourquoi ?

Le petit Breton, la mine piteuse et se grattant le menton :

— ... Pouvais pas... J'étais pas bien!... Mais Sabastia lui a parlé.

— Qu'est-ce qu'il lui a dit ?

— Il a dit : " Merci bien, M'sieu le major, de la part des Français."

— Bon, et ensuite où vous a-t-on débarqué ?

— A Philadelphie, où l'on m'a porté à un hôpital.

— Tout à fait bien, M'sieu l'avocat. Très bons pour moi... Et pris des dames venaient. Elles m'ont dit d'aller voir le consul.

— Le consul de France?... Lequel consul vous aura dit que vous Pennuyiez et d'aller voir le consul anglais ?

— Juste ce qu'il m'a dit, M'sieu l'avocat... Comment que vous savez ?

— Les Américains vous ont bien soigné ?

— Bien entendu ! Ils sont tous pareils, nos consuls... Enfin!... Et alors, qu'est-ce qui vous a rapatrié ?

— Le consul anglais.

— Oh ! non !

— Comment ?

— Il voulait me forcer que je signe *quitte de tout* l'armateur... Moi j'avais pas... Comment que j'aurais fait ensuite, puisque je pourrai plus travailler ?

— Afin de se débarrasser, il vous a embarqué pour Rouen ?

— Pour Southampton.

— Comment êtes-vous venu de Southampton ?

— J'ai été demander là-bas, à un capitaine si il voulait bien me prendre. Il a dit oui, mais que j'aide un peu les autres à la manœuvre. J'ai débarqué au Havre.

— Et au Havre, de quoi avez-vous vécu ?

Le petit Breton ne répond pas. Je comprends, je devine qu'il a dû tendre la main qui lui reste, mais que cela lui est un gros chagrin et qu'il ne peut pas me le dire...

— Enfin, mon ami, vous voici venu à Rouen, sans doute parce que le *Wild Flower* y vient fréquemment, ce qui va vous permettre d'essayer d'obtenir quelque chose du capitaine en le citant devant le tribunal ?

— Juste, M'sieu l'avocat.

— Votre grief contre lui, c'est de n'avoir pas protégé l'engrenage. Bien, je vais rédiger une assignation. Seulement, ce procès-là n'ira pas tout seul. D'abord, si le *Wild Flower* vient ici et que je n'obtienne pas de lui le dépôt d'une garantie, nous ne le reverrons jamais dans aucun port de France. Puis il faudra réussir à le faire condamner, et ce sera bien difficile... En tous cas, cela peut durer un an, dix-huit mois... Et d'ici là, comment vivrez-vous, puisque votre famille ne peut rien vous envoyer?

Accablé, le petit Breton tourne machinalement son béret entre ses mains :

— Sais pas, M'sieu l'avocat.

— Eh bien ! je m'en occuperai. Je tâcherai de trouver un logeur qui vous prenne...

Le petit Breton me regarde avec stupéfaction. Il ne comprend pas. Quoi ! cet étranger, si bourru tout à l'heure, va le protéger ? Mais je le congédie. Pour le moment j'en sais assez pour engager ma procédure.

— Et maintenant, mon garçon, tout ce que je vous demande, c'est de me prévenir dès que vous apprendrez que le *Wild Flower* monte le fleuve.

— Oui, M'sieu l'avocat.

(*A suivre.*)

M. F.





Les Deux Noblesses

IV

(Suite)

8 octobre 1899.

J'ai vu, pour la première fois, aujourd'hui, le fils aîné de la marquise, M. Jean de la Villepreux.

Mon frère devait porter la sainte communion à la mère Mauger, une vieille jardinière qui habite l'extrémité de notre petit bourg. Je l'aime beaucoup cette pauvre vieille. Son mari, qu'on appelle vulgairement Petit Jean, compose en semaine, à lui seul, l'auditoire masculin des messe de mon frère. Il est petit, avec une blouse courte ornée sur les épaules et au cou d'une broderie blanche. La vieille a une figure très pâle et très digne sous son bonnet bien blanc, elle porte encore un petit fichu d'indienne avec une croix normande au cou. C'est elle qui s'est chargée d'orner, dans l'église, la chapelle de saint Martin, le patron de la paroisse; son goût n'est peut-être pas très éclairé: elle aime surtout les bouquets de dahlias tassés, les pots d'œillets d'Inde ou de soucis doubles d'un jaune criard, mais sa bonne volonté est si grande que mon frère la laisse faire.

Ces bonnes gens ont eu leur petit roman d'amour. Ils se sont fidèlement attendus pendant vingt-cinq ans. La femme était domestique: elle n'a point voulu abandonner sa vieille maîtresse et celle-ci a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans!

Je crois bien que la pauvre mère Mauger s'en va dans l'autre monde trouver la récompense de sa modeste sainteté. Depuis quelques jours, ses jambes sont paralysées. Du reste, elle voit venir la mort en toute tranquillité et fait ses petits préparatifs: elle m'a montré, dans l'armoire, son plus beau drap entre deux chapelets d'iris parfumé.

Hier, j'ai été préparer la chambre de la malade; quelques voisines m'ont aidée. L'armoire de merisier est luisante à s'y mirer. Près du lit, la mère Mauger a fait étendre sur une table une serviette damassée, souvenir de son ancienne maîtresse; elle a exigé que son bonhomme, com-

me elle appelle son mari, désherbe le devant de la porte. J'aurais voulu quelques fleurs, mais je n'ai pu trouver en ce tard de saison, qu'un pot de giroflées de muraille. Ce matin, j'emporte des chrysanthèmes très simples qui restaient encore dans le jardin du presbytère.

Nous sommes partis de grand matin, la sœur qui visite les malades et moi, pour achever, avant l'arrivée du bon Dieu, les derniers préparatifs. En entrant dans la chambre de la malade, une odeur très douce nous a de suite saisies. Au centre de la petite table que j'avais disposée la veille, un superbe bouquet de roses remplissait un cornet de cristal. Sur la blancheur du linge, quelques pétales rouges étaient tombées et cela faisait comme des taches de sang.

Près du lit, un homme s'entretenait avec la vieille femme. Grand, le port altier, il s'inclinait doucement pour serrer dans ses mains très blanches la pauvre main sèche et parsemée de veines violacées de la malade. La mère Mauger semblait causer en tout abandon.

— Je vous le recommande mon bonhomme, monsieur le marquis. Faudra le maintenir dans la bonne voie ; qu'il n'aille pas se périr ou se boissonner de chagrin ! Je veux qu'il me retrouve là-haut. Tu entends, P'tit Jean ?

Jean était assis, très abattu, sur une bancelle de bois près de l'âtre. Ses cheveux blancs bouffaient autour de sa casquette de loutre. Il ne pleurait pas, n'ayant plus de larmes dans ses vieux yeux usés.

La voix chaude du marquis se faisait très consolante et très douce. Il parlait, simplement, de ce Jésus qui a tant pâti pour nous, qui s'est fait petit et humble pour se rapprocher du pauvre, dolent et misérable pour soulager ceux qui souffrent. Cela n'avait rien d'apprêté ni aucun air de sermon, on sentait dans les paroles une grande connaissance de l'âme des simples.

Soudain, dans sa niche de bois, un coucou sonna huit heures. La vieille qui ne perdait pas la tête, même dans ses saintes préoccupations, appela d'une voix tremblotante :

— Jean, voilà l'heure : M. le curé va arriver. Allume les deux cierges.

Le marquis se retourna et, nous saluant, il alla se placer dans l'embrasure de la fenêtre.

Un instant, je sentis son regard se fixer sur moi. Légèrement intimidée, je cherchais une place pour mettre mes pauvres chrysanthèmes, qui me paraissaient bien humbles à côté des roses éclatantes. Le marquis vit mon embarras :

— Mademoiselle, dit-il, ne craignez pas de mêler vos chrysanthèmes avec mes roses. Vos fleurs sont nées dans la bonne terre de chez nous. La mère Mauger les aimera mieux.

A ce moment, mon frère le curé entra.

Il adressa, en franchissant ce seuil, l'antique et suave salut que les livres divines avaient si souvent répété : La paix à cette demeure. Puis il commença les touchantes prières qui précèdent la communion des malades. Près de cette femme en qui la vieillesse, le travail de la terre, la rude touche de la pauvreté avaient terni tous les charmes du corps, il songea à la beauté supérieure de l'âme et supplia l'éternelle Beauté d'en effacer les taches, de l'embaumer du mystérieux parfum de l'innocence et de la faire resplendir malgré l'insuffisance de son enveloppe de chair. Il demanda à Dieu d'envoyer son ange du haut du ciel pour garder, réjouir, visiter et défendre tous ceux qui habitaient cette maison. Les mots latins qu'il employait avaient un sens plus expressif que ceux de notre langue : il y parlait de tente et non de maison, car la vie est bien le voyage du nomade, incertain des routes du lendemain ; le mot réjouir voulait dire en même temps réchauffer, c'était le terme de la mère qui presse contre son cœur son enfant affaibli et amène, par la douceur de ses caresses, un sourire sur ses lèvres.

Comme sur les routes de la Galilée où il rassemblait sur ses pas le petit peuple, le Christ s'abaissait vers une pauvre femme pour la consoler.

Dans l'embrasure de la fenêtre, le marquis s'était mis à genoux et priait gravement. D'instinct le vieux Jean était venu s'agenouiller auprès de lui comme pour chercher un appui en sa détresse physique et morale. Et c'était un étrange contraste que ce vieillard cassé près de cette imposante et jeune silhouette. Par les petits carreaux, la lumière arrivait teinte des reflets des peupliers jaunissants. Sur ce fond éclairé, la figure du marquis se dessinait un peu sévère, avec un large front, des yeux d'un bleu profond, une fière moustache retroussée et, dans son air de force, je ne sais quoi de mystique qu'accentuait encore le nimbe doré flottant autour de lui.

(A suivre.)

H. REVERDY.

Rah, Rah, RAH! pour le GRENAT et le GRIS!

Nous en avons, les Sweaters en Grenat et Gris, bleu et rouge, bleu et blanc pour garçons. Ce sont des sweaters en pure laine de la meilleure qualité. Importés d' "Allemagne," spécialement pour nous. Toutes les tailles, de 18 à 28. Les prix varient de **75c.** à **\$1.75.**

Nous avons aussi tous les genres et qualités dans les sweaters unis pour garçons et hommes.

Nouveaux **GANTS** pour **PAQUES**, dans les Suèdes gris et les nuances Tan, Prix : **\$1.00** et **\$1.25.**

Cols nouveaux pour Pâques dans les Derbys, Nœuds, Boucles, Plastrons, Cravates étroites, Foulards, etc., **25c.** et **50c.**

Demandez à voir notre célèbre chemise blanche négligée avec devant et dos renforcés, et piqués doubles partout, devant et bande de cou en soie, le corps de la chemise en bon coton pesant : toutes les tailles, de 12 à 18. Cette chemise vaut \$1.00 : notre prix : **50c.**

Aussi une ligne complète de chemises de couleur avec devants empesés et non empesés à des prix variant de **50c.** à **\$1.25.**

Chemises de nuit en coton et flanellette pour hommes et garçons. Prix : **50c.**, **75c.**, **\$1.00.**

Demandez à voir notre Ceinture-Bretelles, une combinaison de Ceinture et de Bretelles. Prix : **50c.**

Aussi, un assortiment complet de Bretelles pour hommes et garçons. Prix : **13c.**, **20c.**, **25c.**, **50c.**

Et un assortiment complet de Sous-Vêtements, Chaussons, Collets, et manchettes, casquettes, etc., pour hommes et garçons.

Toujours! dans le Mouvement!

L. N. POULIN

156, 158, 160 Rue Sparks,
24, 26, 28 et 30 Rue O'Connor,

OTTAWA.

THORNTON & TRUMAN

SERRURRIERS, ETC.

234 RUE WELLINGTON, - - OTTAWA.

TELEPHONE 2091

Ouvriers en cuivre. Réparations de bicyclettes. Petits travaux mécaniques. Faucheuses à gazon aiguisées. Agents pour les ressorts de portes automatiques de Lepage et Larimer. Les seuls agents autorisés à réparer le National Cash Register.



Encouragez le Boucher Populaire.

W. A. J. BEDARD

COIN DES RUES

CLARENCE ET NELSON

Viandes de toutes sortes et de qualité supérieure. Gibier en saison. Service poli.

ALPH. PERRAULT

✧ I RUE MOSGROVE ✧

RELIEUR ET FABRICANT DE LIVRES ET BLANCS

Réglage. Perforage. Numérotage. Etc., Etc.

N. B.—M. Perrault travaille pour les couvents, les écoles, et les communautés d'Ottawa : nous le recommandons vivement.—*La Revue Littéraire d'Ottawa.*

The POULIN LUMBER COMPANY Limited

-- SCIERIE --

FABRIQUE de CHASSIS, PORTES et PERSIENNES

Bois pour plancher et embourde, moulures.

bois de construction et bardeaux. ✧ ✧

Angle des Rues Friel et Murray, - - Ottawa.

TELEPHONE 1157

T. PAYMENT

PHARMACIEN
CHIMISTE.....

Angle des Rues Clarence et Dalhousie

ASSORTIMENT COMPLET.

Téléphone No. 640.

SERVICE DE NUIT.

❖ WM. TRUDEL ❖

ANGLE DES RUES RIDEAU ET KING
FABRIQUE DE MEUBLES,
REPARATION DE MEUBLES,
TAPIS COUSUS ET POSÉS.

— AUSSI —

Matelas faits sur commande et refaits à neuf.
Ameublement de salon réparés promptement

B. SLATTEREY, BOUCHER
OTTAWA, ONTARIO

Fournisseur de

Son Excellence



Le Gouverneur

Général . . .

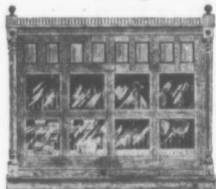
CINQ ÉTAUX

Palace Shop, Marché By Tel. 107. Shamrock Meat Market, angle des rues
Théodore et Nicholas, Tel. 813. Windsor Market, rue Bank, Tel. 890. Capital
Shop, Marché Wellington, Tel. 143. Excelsior Shop, Marché By, Tel. 107.

DOMICILE TELEPHONE 131.

M. OUELLETTE, 415 Rue Sussex, OTTAWA.

Réfrigérateurs de Première Classe \$250.00.



M. M. Ouellette, fournisseur de communautés religieuses à Ottawa, a installé un réfrigérateur **North Star** à forfait et épreuve préalable, dans l'Asile St-Patrice. La Rev. Supérieure lui a écrit la lettre suivante :

OTTAWA, 30 OCTOBRE, 1902.

MONSIEUR.—Le réfrigérateur, installé dans notre dépense, depuis deux mois, fonctionne à notre entière satisfaction. Du beurre frais et de la crème, placés dans le même compartiment avec des oignons et de l'huile à charbon, n'ont été altérés en rien, ni pour la senteur ni pour la saveur. Merci, Monsieur, d'un succès si éclatant et si pratiquement utile.

Soeur HOWLEY, Sup.

Des réfrigérateurs d'occasion, à prix très réduits, sont à la disposition du public dans nos magasins.

A CORRIGER

Page 113, ligne 14, lisez ceci:

- A Philadelphie, où l'on m'a porté à un hôpital.
 - Les Américains vous ont bien soigné?
 - Tout à fait bien, M'sieu l'avocat. Très bons pour moi... Et puis des dames venaient. Elles m'ont dit d'aller voir le consul.
 - Le consul de France?... Lequel consul vous aura dit que vous l'ennuyiez, et d'aller voir le consul anglais?
 - Juste ça qu'il m'a dit, M'sieu l'avocat... Comment que vous savez?
 - Bien entendu! Ils sont tous pareils, nos consuls... Enfin!... Et alors, qu'est-ce qui vous a rapatrié?
 - Le consul anglais.
 - Celui-là a-t-il été bon pour vous?
 - Oh! non!
 - Comment?
- Etc., Etc.*
-